

INTRODUCTION

Vous trouvez réunies dans ce volume des chroniques mensuelles de Philippe Grasset, éditeur et directeur de la rédaction du site *dedefensa.org*, entre le 19 août 2012 et le 19 septembre 2015. (Le titre “du 19 courant...” indique la date de parution mensuelle, celle-ci étant connectée avec les pratiques habituelles du site d’“appel à donation”.) Curieusement, ou bien d’une façon extrêmement révélatrice, ces Chroniques lancées au départ pour rappeler au lecteur la donation mensuelle en cours au travers d’un texte d’“humeur” complètement personnalisé, c’est aussitôt le deuxième thème qui a dominé. Le 19 septembre 2015, la formule fut abandonnée à l’occasion d’une refonte du site, pour être “remplacée” si l’on veut par un “journal” de Philippe Grasset, – le *Journal-dde.crisis*, – fonctionnant selon les normes de cette forme d’écrit : aucun automatisme de parution, mais des interventions du même genre (“humeur” au sens large) de l’auteur, selon son choix, cela conduisant d’ailleurs à un nombre beaucoup plus élevé de textes, une plus grande diversité de sujets, de volumes, de styles, etc.

Tous ces textes sont donc extraits du site *dedefensa.org*, dans sa rubrique *Archives PhG*. On peut les retrouver individuellement, et l’on retrouve dans tous les cas comme dans les textes repris dans ce volume les références par “insertion” sur des mots choisis, renvoyant à des textes de documentation, souvent du même site *dedefensa.org*, parfois de sources extérieures. Chaque texte est introduit par la date où il a été rédigé. Aucune correction n’a été apportée sauf, dans l’un d’eux, la suppression du nom d’une personne qui est réduite à l’anonymat de sa profession ; cette modification à la suite de l’intervention (très aimable et arrangeante) de cette personne, mal à l’aise par la présentation qui était faite d’elle ; et cette suppression n’enlevant absolument rien du texte, ni dans la forme, ni dans le fond.

Il s'agit donc d'un carnet complet de la même rubrique, du début à son terme. Le sujet de ces chroniques est ce que je nomme "le temps crise" que nous vivons, à l'image du thème général du site *dedefensa.org* qui est la crisologie, – l'étude des crises, selon l'idée dominante que notre "temps crise" n'est plus fait que de crises, écrasantes ou invisibles, ou plutôt que certains acceptent de voir et que d'autres n'ont pas la capacité ni l'envie de voir.

PhG

Post Scriptum – A noter : selon la procédure en vigueur sur les sites de l'internet, certaines références, citations, etc., sont renvoyées à leur origine au moyen d'un URL intégré dans un mot ou un groupe de mots ainsi "éclairés". Il suffit de "cliquer" pour être renvoyé à la source originelle. Certains mots des textes de ce volume sont dans ce cas. On peut les retrouver dans leur seconde fonction originelle de "traceur d'une source" sur le site lui-même, où tous ces textes ont été originellement mis en ligne.

Voyez donc le site <http://www.dedefensa.org>...

PRÉSENTATION	8
BILAN	12
L'ANGOISSE-MELANCHOLIA	20
TRAGÉDIE	28
RÉSILIENCE DE VERDUN	32
LEUR FIN DES TEMPS	37
UNE PASSION EN HIVER	42
LA GRÂCE	48
HARMONIE	54
LE GRAND ÂGE	61
JOURNALISTE, LUI ?	69
LE CAS LINCOLN	77
LA MÉTAPHORE DE STEINER	86
NSA & DUPONT-DUPONT	94
ENTRE "RIEN" ET SOLITUDE	101
DÉSAMOUR DU MONDE	108

«J'AI RENDEZ-VOUS AVEC...»	116
LA GRÂCE, EN MAJUSCULE	129
DU PRIVILÈGE DE L'ÉCORCHÉ VIF	135
LE LIVRE D'UNE VIE	143
INCONNAISSANCE D'UKRAINE	151
LA VIDÉO ET SON DOUBLE	156
LE DOUBLE ET SON TRIPLE	161
SOUS LE REGARD DES BARBARES	166
LA CAVERNE DE L'UKRAINE	175
L'HORREUR-FASCINATION	182
L'ACROPOLE EN SOLDE	189
DE LA GLOIRE D'ÊTRE RUSSE	197
DE LA DEMI-HONTE D'ÊTRE FRANÇAIS	203
EN 2014-1914, LES ÂMES SE COMPTENT	209
CONFIDENCES DU DEHORS	215
LES ANTISYSTÈME PARLENT AUX ANTISYSTÈME	222

CHAOS	229
FORUM, DONATION, PLOTIN & CIE	237
NOTRE “BATAILLON IMMORTEL”	249
PSYCHOLOGIE CRISIQUE	255
BALLADE AU BORD DES ABYSSES	263
LE 11-SEPTEMBRE DE <i>DDE.ORG</i>	271
ADIEU & BONJOUR	277

PRÉSENTATION

Le 19 juillet 2012 – Voici un texte de présentation d’une nouvelle série régulière d’articles, peut-être parlerait-on de nouvelle “rubrique” si l’on veut... (Précision sans attendre : Ce texte de présentation pourrait apparaître comme étant de dedefensa.org sous sa forme impersonnelle, ou bien, peut-être, par instant, sous une forme plus personnelle dont on devinera aisément le coupable. Tout cela est identifié à la fin de ce texte.)

Il nous faut bien avouer que, depuis des années où nous suivons ce choix de financement (mis à part l’épisode “abonnements” de 2010-2011), il nous a toujours été difficile de présenter ou d’accompagner notre campagne de soutien par donations de textes de “promotion”, – ce mot si détestable, aussi froid et vide qu’une pensée de marketing. Nos lecteurs s’en sont aperçus le plus souvent, d’autant que nous n’avons jamais caché notre gêne. Il y a là quelque chose de congénital à dedefensa.org, quelque chose qui est dans ses gènes et dans son âme... (La formule peut paraître oiseuse, de parler d’“âme” à propos d’un site, en plus de “ses gènes”, mais elle n’est pas contradictoire avec “l’esprit” du site justement. Cette façon d’étendre la conscience et, éventuellement, plus encore, à la mesure d’une entité, est une démarche que l’on retrouve très régulièrement sur dedefensa.org. Cela fait même partie de sa raison d’être, telle que cette chose s’est construite. Alors, qu’on nous pardonne cette audace de langage et qu’on n’y voit aucune prétention ni la moindre préméditation. J’espère simplement avec ferveur que certains lecteurs comprendront ce que nous voulons dire, ce que, moi-même, je veux dire en employant ces mots.)... Disons enfin, sur ce point, que la pratique de la promotion qui a nécessairement une dimension commerciale, qui se rapproche par conséquent et tout aussi nécessairement des pratiques du Système, qui s’y

soumet dans tous les cas, cette pratique n'est pas la tasse de thé du site dedefensa.org ; il n'y excelle pas, il y est exécrable ; dans cette sorte d'exercice, le site ne s'aime pas lui-même, et, moi-même, je ne m'y sens pas à l'aise.

La chose, cette maladresse et cette réticence à agir (à écrire) pour faire la promotion de l'appel à donation, s'est accentuée encore avec la formule "mensualisée", avec la sollicitation pressante, régulièrement revenue à l'esprit et qui brouille l'âme, de déterminer sous quelle forme intervenir, avec quel sorte de texte, avec quels arguments, etc. L'incertitude existentielle qui prend la forme d'un malaise de plus dans un travail dont l'exigence substantielle, par sa forme et son contenu, est fondamentalement anxiogène à côté d'être nécessaire et impératif, ne s'est donc pas du tout modifiée. Elle est plus pesante que jamais et nous fait passer, chaque mois, par des affres épouvantables dans une sorte de miracle ambigu du renouvellement de la chose. (L'angoisse n'a pas de limite, c'est une humeur qui semble toujours créatrice d'elle-même. J'en sais beaucoup à cet égard, et cette expérience est elle-même d'un grand poids, en même temps qu'elle est révélatrice de la forme même de la mission de dedefensa.org.)

"Il faut rompre", nous sommes-nous dit avec l'entrain d'une nouvelle décision, – rompre ce cercle vicieux des incertitudes angoissées... De là, une décision majeure, et heureuse espérons-nous. Nous allons employer une formule nouvelle d'intervention "promotionnelle", – le moins "promotionnelle" possible, après tout, cette intervention... Il s'agit de cette formule d'une "chronique" paraissant chaque "19 courant..." (du mois en cours), pour accompagner la relance de notre campagne mensualisée, chaque 19 du mois, comme la coutume s'en est établie. (Les deux textes de référence à propos de cette "coutume" sont du 19 octobre 2011 et du 19 novembre 2011.)

Par sa seule présence en plus de l'affichage de la barre de comptage, ce texte alertera nos lecteurs sur notre situation et notre besoin de soutien telles qu'elles apparaissent chaque "19

courant...” ; la forme de l’intervention s’avèrera, nous l’espérons, plus originale et plus attrayante. D’ailleurs, le texte lui-même, quel que soit son contenu, sera pour vous une alerte à la mobilisation, – du moins nous l’espérons et je l’espère. (Ne serait-ce pas déjà le cas de celui-ci, où rien n’a été plaidé de notre situation difficile, comme elle l’est la plupart du temps le “19 courant...”, mais qui suggère d’ores et déjà un appel à votre mobilisation ?)

Du reste et comme on s’en doute un peu, la tactique, en vérité, sera plutôt allusive qu’équipée de gros sabots bruyants. Le sujet abordé, en effet, dépendant de l’humeur de l’auteur, n’aura pas nécessairement à voir avec les préoccupations habituelles du “19 courant...”, dans le cadre où nous parlons. Il est même assuré, nous semble-t-il, qu’on prendra toute la distance possible, simplement pour y revenir par allusion, par logique, par fatalité, parce qu’il le faut bien... Ou bien, qui sait, peut-être pour n’y pas revenir du tout ?

Les textes seront de Philippe Grasset ès qualité, dans le sens d’une personnalisation, et plutôt d’“humeur” comme l’on dit, comme devraient l’être des “chroniques” selon sa conception. Ils porteront sur tous les sujets possibles, au choix de l’auteur, – à mon choix, en vérité, cette fois en tentant de m’accorder une certaine liberté dans la démarche. (Je dis bien “tenter” car ce n’est pas une chose facile, lorsqu’on s’est habitué autant que contraint à un travail qu’on fait dépendre de strictes structures que sont autant les événements du monde que l’évolution d’une pensée par rapport à ces événements, de soudain se donner la consigne de la liberté du choix ; la liberté est le masque le plus habile que la contrainte ait jamais forgé, comme on devrait le savoir... Je suis d’ailleurs sûr que je me retrouverai toujours, mais cette fois selon une autre démarche, dans ces structures-là, parce que, en même temps qu’une contrainte, elles sont fondamentalement une exigence qui est le caractère même du site et du travail qui y est fait.)

Alors pourrai-je parler une fois et l'autre de souvenirs d'avant, d'avant le temps où notre destin semblait autre que celui d'accompagner, à la fois lucides et angoissés, une Chute qui semble désormais inéluctable, qui remplit l'esprit d'angoisse et qui le délivre en même temps de ses chaînes. Peut-être sera-ce une évocation d'autres ambitions, lorsque je voulais être poète plutôt que chroniqueur et historien de quelque chose qu'on pourrait baptiser de cette expression étrange de "métaphysique immédiate" ? Peut-être sera-ce le commentaire de mes commentaires, voire le jugement que je porte sur moi-même d'avoir choisi de faire ce que je fais, l'espérance que j'y trouve parfois, la vanité qu'il me semble aussi y distinguer. Peut-être sera-ce ceci, ceci ou cela, et bien plus encore. J'ai le sentiment très fort, peut-être l'intuition que j'espère haute, que les choses se feront d'elles-mêmes, comme toute chose lorsqu'il s'agit d'écriture, comme si le langage avait lui-même son intuition haute, comme s'il était lui-même intuition haute, – le langage, les mots et les phrases...

On verra, – on écrira, on lira, on ressentira, on jugera...

BILAN

Ce 19 août 2012... Entamer cette nouvelle “rubrique” comme l’on dit d’une nouvelle catégorie de textes, un nouveau genre par rapport aux habitudes du site, comme l’on met le pied sur une *terra incognita*... J’y entre avec résolution et avec prudence, avec enthousiasme et avec incertitude, avec assurance et avec hésitation, – selon les moments, certes. “Voici un texte de présentation d’une nouvelle série régulière d’articles...”, pouvait-on lire le 19 juillet 2012, dans le texte introductif de la série ; “voici **ma** présentation...” serais-je tenté d’écrire. Après bien des réticences concernant la façon de s’y mettre et de s’y lancer, j’ai finalement trouvé l’assurance de concevoir qu’il serait bon que le thème en fût mon métier, cette passion qui l’anime, ce sacerdoce qu’il suscite, cette transmutation qui fit de lui bien plus qu’un “métier”, et tout cela qui mène et justifie *dedefensa.org* et moi-même à la fois. Sur le soir d’une vie, il peut arriver qu’on en vienne à juger qu’il n’est pas sans intérêt, et presque d’un intérêt tragique pour mon compte, d’envisager d’ouvrir la voie à quelque chose de neuf en rassemblant les éléments d’un jugement et d’une perspective historique de cet acte d’écrire, chaque jour, inlassablement, sur la situation du monde et sur la recherche de la vérité du monde. (L’un ne va pas sans l’autre, “la situation du monde” et “la vérité du monde”, et très vite la technique devient expérience, et ce qui était le but d’un esprit inexpérimenté à la recherche de son destin devient l’outil de l’esprit parvenu à la conscience de son destin.) D’une certaine façon, ce serait une manière originale d’entamer une chronique, nouveau cycle d’écrits, que de commencer ainsi par ce qui serait une forme de **bilan**... Commencer au début par la fin, ou bien la fin n’est-elle que l’origine du recommencement.

J'ai commencé ce métier, c'est-à-dire l'exercice de cette passion d'écrire sur la situation du monde, en novembre 1967 précisément. Ces dernières années s'est peu à peu formé puis renforcé mon jugement jusqu'à l'extrême conviction, qu'il n'y a pas d'activité qui ait connu, dans ce laps de temps, une plus formidable révolution dans sa technicité, et surtout dans son esprit même jusqu'à **changer de nature**, que cette activité fondamentale d'écrire, – je veux dire, lorsque l'on fait de sa vie l'acte pur de l'esprit, l'acte d'écrire pour tenter de comprendre ce que dissimule au fond de lui-même le spectacle du monde. La cause en est ce bouleversement qui a affecté ce grand domaine de la communication entre les esprits et les choses de l'esprit, passant du vague "système de communication" qu'on ne désignait même pas ainsi *in illo tempore*, à un "système de la communication", envisagé ici d'une façon très spécifique et très précise aujourd'hui, comme les lecteurs du site le savent bien.

Il est peu utile de s'attarder à détailler les changements extraordinaires entre cette époque de mes débuts et notre aujourd'hui, en volume d'information, en rapidité d'accès à ces informations, en multiplication géométrique des "sources" disponibles jusqu'aux plus extraordinaires, en opportunité de sélection de ces informations. Tout le monde réalise ces changements mais je ne crois pas qu'on **mesure** communément leur réelle signification, jusqu'à cette hypothèse, qui ne fait plus aucun doute désormais pour moi, que ce formidable changement quantitatif a réussi à accoucher d'un changement qualitatif fondamental. La chose est suggérée dans l'idée de l'"opportunité de sélection de ces informations", qui indique bien cette inversion vertueuse. Le flot quantitatif se déchaînant jusqu'à la quasi-asphyxie par étouffement, il est apparu qu'il importait de réagir en opérant une opération inverse qui est la sélection, l'élimination, le choix, etc., de ces sources ; tout cela fondé sur l'expérience, la pratique et l'intuition toujours en éveil, et l'on comprend bien qu'il s'agit alors d'une démarche qualitative de maîtrise du déferlement quantitatif. Cette démarche qualitative n'est pas fixe, elle est toujours en éveil, pour s'adapter, évoluer

13

en pleine vigueur constante, face au flot quantitatif qui ne cesse pas, et selon l'évolution des événements qui sollicite elle-même cette adaptation. Elle s'est renforcée, s'est justifiée, en même temps qu'elle a trouvé ses racines fondamentales dans l'évolution structurelle de l'activité. Elle constitue, je crois, un phénomène extraordinaire parce qu'elle établit un lien entre la matière (l'aspect quantitatif) et l'esprit (l'aspect qualitatif), et l'une des rares occurrences dans cette époque accouchée par le "déchaînement de la Matière" où l'esprit soudain riposte, et soudain soumet la Matière à son avantage. Je ne veux jamais oublier cette leçon que la chose est possible, car sans cela comment espérer continuer ?

En 1967, – reprenons cette année puisque c'est celle de mes débuts, – un "journaliste" (les guillemets s'expliqueront d'eux-mêmes, plus loin) disposait pour son information courante des agences de presse ; des reportages et interviews qu'il pouvait faire ou qu'on pouvait faire dans sa rédaction, qui étaient évidemment limités en nombre, en espace et, souvent, en qualité ; de l'accès aux autres journaux, revues, documents divers, etc., là aussi limités en nombre, et d'une disposition allongée en temps, bien entendu jamais complétée par les difficultés d'accès et l'obsolescence. Il y avait enfin le domaine des "sources", impliquant des rapports privilégiés avec des "partenaires", des "contacts" installés dans une activité et acceptant sous le couvert de l'anonymat, par intérêt, désir d'influence, estime, etc., de livrer des informations en général étrangères au domaine public. Le "journaliste" était certes un acteur original mais restait un acteur passif, dépendant de données et de facteurs incontrôlables par lui-même, et en général très limités. Lorsqu'il pouvait espérer atteindre une certaine connaissance interne de son domaine de travail (celui où il avait ses "sources"), il le faisait nécessairement en se spécialisant de plus en plus, – connaissances de plus en plus affûtées et détaillées mais nécessairement de plus en plus restreintes, et de plus en plus liées au sujet considéré. Là aussi il restait passif, parce que, enfermé dans un domaine précis, il rencontrait des

“partenaires” nécessairement mieux informés que lui. Dans tous les cas, cette passivité impliquait une position collatérale, qui était aussi une position de dépendance : même lorsqu’il était très critique, le “journaliste” restait comme un appendice du système, – lequel, à mon sens, ne méritait pas encore la majuscule qu’on lui met aujourd’hui dans *dedefensa.org*, puisqu’on rencontrait en son sein une certaine diversité, une certaine autonomie possible, etc. D’autre part, la vision du “journaliste” restait nécessairement parcellaire, restreinte à l’immédiateté ; pour faire “plus large”, “plus ample”, éventuellement “plus haut” ou “plus profond” c’est selon, il fallait passer aux grandes disciplines universitaires, – historiens, politologues, philosophes, etc., elles-mêmes enfermées dans leurs spécialisations dont l’exposition n’était pas dépouillée d’une arrogance qui n’en facilitait pas l’accès. Ainsi fonctionnait la technique du fractionnisme, encore dissimulée, qui permet d’empêcher dans notre époque postmoderniste que le regard puisse embrasser la situation du monde dans toute sa vastitude, qui est la voie vers la vérité du monde.

J’ai donc connu cette situation, où l’on se trouvait notamment, – je prends l’exemple le plus glorieux et en principe le plus “professionnel” des “sources”, – en présence de fonctionnaires, de hauts fonctionnaires, militaires ou civils, de ces gens qui font partie de ce qu’on nomme “nos élites”, ici dans le domaine de la politique et de la sécurité au sens large. Ce n’était pas vraiment une situation d’infériorité affirmée ni de sujétion affichée mais c’était bien une situation où ces gens-là, les “journalistes”, dont je faisais partie en vérité, recueillaient les données, les avis, les affirmations, comme si nous étions, – c’est le cas de le dire, n’est-ce pas, au bout d’une source, attendant avec reconnaissance le jaillissement de l’eau, – j’allais dire “l’eau bénite”... Il y avait incontestablement une position implicite, impalpable, mais réelle de “subordination”, pour ce qui concernait le matériel lui-même (l’“information”) ; cela n’engageait **en rien** les deux interlocuteurs, – ce point dépendant des caractères et d’autres facteurs divers, – mais décrivait, je dirais “objectivement”, une situation à laquelle il était souvent tentant de s’abandonner

complètement. (Il y avait de la vanité dans le chef de ces “journalistes” d’être ainsi informés en *a-parte* par ces autorités anonymes, et les “sources”, elles-mêmes flattées par cette sorte de contact, s’y entendaient pour donner à leurs interlocuteurs la sensation d’être à leur propre niveau, – échange de vulgaires procédés, si l’on veut.)

Les choses ont évolué, on s’en doute, durant la décennie des années 1990, au rythme du développement de l’Internet comme moyen d’information, et aussi au rythme brutal des événements politiques, – comme s’il y avait un lien de parenté entre l’écroulement du communisme et le triomphe du libéralisme, le développement de l’Internet, avec comme enjeu le développement très rapide du système de la communication et l’arrivée à sa maturité de surpuissance et bientôt d’autodestruction du Système, – et il y a certes un lien, sacrebleu ! Le grand basculement et le grand événement à l’intérieur de cette évolution, la **rupture** qui sanctionne cette évolution, de mon point de vue sans le moindre doute, ce fut la guerre du Kosovo. C’est durant cet événement long de plus de deux mois (du 24 mars au 4 juin 1999) que l’on découvrit, pour ceux que la démarche intéressait, que l’on pouvait se tenir informé, et diablement bien informé, du cours des choses sans passer par les canaux habituels d’information, – les agences de presse et la presse standard, – ce que l’on nommera presse-*Pravda* et presse-Système plus tard, – et par les sources officielles, exprimées publiquement ou plus anonymement mais toujours selon les standards de l’information officielle. Le paradoxe est que ce tournant, qui employait les moyens en plein développement de l’Internet et qui donna à ces moyens une impulsion absolument inédite et inattendue, fut dû à ceux, ou une partie de ceux qui allaient constituer, aussitôt après, le “parti de la guerre”, ou *War Party*, aussitôt après le 11 septembre 2001, avec des indications sérieuses dès le printemps 2001 ; ceux qui ont été une des forces les plus actives dans un rapport de soumission au développement catastrophique du Système... En effet, le parti républicain aux USA et ceux qui le soutenaient,

16

encore une fois uni avant la rupture de 9/11 en une opinion anti-interventionniste, voire isolationniste, s'opposa le plus qu'il put à la participation US à la guerre du Kosovo, qu'il attribuait justement à l'aile interventionniste des libéraux-progressistes (les *liberal hawks*, qui se sont à nouveau manifestés avec la Libye et la Syrie). Ainsi, pendant toute la guerre du Kosovo, les deux principales sources d'information selon mon jugement et d'après la pratique de la chose, avec quelques autres complétement, furent *Antiwar.com* (on sait ce que ces gens sont devenus, restés fidèles à eux-mêmes) et, – ô surprise rétrospective, – *STRATFOR*, alors en pleine opposition à la guerre (on sait ce que ces gens se sont révélés être, – on lit le rappel de la chose le 29 février 2012). C'étaient les deux ailes du parti républicain, encore unies avant de se séparer pour devenir ennemis jurés entre l'aile "paléo-conservatrice" restée isolationniste et non-interventionniste, et l'aile "néo-conservatrice", devenue unilatéraliste et farouchement interventionniste.

...Et à partir de là, tout fut différent car plus rien ne fut comme avant. La guerre du Kosovo, qui avait consacré de nouveaux moyens de parvenir, pour ceux qui le veulent, à la vérité du monde, avait dépouillé les voix officielles de la pompe de l'objectivité et de leur prétention à la vérité, – jusqu'à paraître nues, ces voix, comme le roi du même tonneau. (Voir un peu plus tard l'aveu de Rumsfeld.) Aujourd'hui, je ne sacrifierais pas une journée de mon temps pour pouvoir parler un quart d'heure avec un quelconque ministre des affaires étrangères, comme j'aurais fait bien entendu, et au-delà, en 1967 ; si l'on parle du commun des ministres, je sais qui il est, ce qu'il pense et ce qu'il dira, et surtout je sais ce qu'il ne peut plus être, ni penser, ni dire. Alors, on le laisse à son "image" et qu'il aille jouer avec cette poussière.

Ainsi, dès lors que fut connue la chose, l'évènement dont je parle, la messe était dite. Ceux qui avaient choisi leur camp, et l'on sait duquel je parle, étaient prêts à la bataille... "Et à partir

de là”, on abandonna le terme de journaliste dépouillé de ses guillemets, lui et sa défroque taillée sur mesure, pour celui de chroniqueur, puis d'historien et de métahistorien de l'immédiat. Le constat formidable de cette époque à nulle autre pareille se dessinait que, désormais, l'Histoire devenue métahistoire pouvait se déchiffrer presque au jour le jour des événements du monde auxquels nos moyens nouveaux donnaient accès, et cette démarche appuyée sur l'expérience et avec l'aide sans quoi rien n'est possible de l'intuition haute. Ce regard-là, du journaliste devenu chroniqueur et métahistorien, qui dépend de l'acuité du choix qu'on fait, rend compte de l'aspect qualitatif, du service de l'esprit dont je parlais plus haut.

Un champ nouveau s'est ouvert. Le métier de “journaliste” disparaît, corps et bien avec ses guillemets, dans le linceul confortable de la presse-Système. Apparus en plein jour, leur bassesse et le vide de leur conscience vous laissent stupéfaits ; ma conviction est qu'ils ne s'en remettent jamais, les journalistes-Système. Alors, c'est à nous d'agir, de faire, et la chose est à la fois exaltante et écrasante. Il s'agit du domaine de l'Internet, où s'est installé le système de la communication, d'où nous contemplons la “révolution” du domaine, dont le terme est alors à prendre dans son sens littéral, astronomique ; avec ce domaine et avec ce moyen de l'Internet, nous avons effectué un tour complet pour revenir au point fondamental de tout cycle métahistorique, à sa fin et en son début, où nous disposons de tous les attributs et tous les moyens correspondant à la technicité du temps pour pouvoir juger avec une audace inouïe de la pensée, et presque dans l'immédiateté du temps, de la réelle signification de ce temps que nous vivons, qui est métahistorique et qui, pour cette raison, mobilise ainsi toutes nos capacités. Il faut être convaincu que c'est parce que ce temps est si exceptionnel que nous disposons d'un tel outil pour tenter de le saisir et de le comprendre. C'est une responsabilité écrasante et exaltante.

La chose n'est pas simple. L'Internet est encombré de tout ce qu'il est possible de concevoir, jusqu'à l'inconcevable ; les fous, les escrocs, les médiocres, les mythomanes, les aventuriers, les provocateurs, les illuminés, les "journalistes" reconvertis, les comploteurs, les malades, les simples d'esprit, les visionnaires, les prophètes, les prêcheurs et les pêcheurs, bref toute cette Cour des Miracles postmoderniste comme vous et moi... C'est dans cette affluence extraordinaire où pourtant se trouve l'une ou l'autre voie fondamentale pour la compréhension du monde qu'il faut se frayer un chemin qui soit de cette veine, et persévérer, et **tenir** absolument. Il n'y a pas, aujourd'hui, de consigne plus droite et plus haute, et c'est la gloire de notre liberté de s'y tenir absolument.

L'ANGOISSE-MELANCHOLIA

19 septembre 2012... L'angoisse est ce que je désignerais comme une sorte d'implacable réductionnisme psychologique, sur la voie de l'entropisation. (Étymologiquement, pour "angoisse": *angustia* ["resserrement"], d'*angustus*, "étroit", lequel vient d'*ango*, "serrer".) La chose, – l'angoisse et la façon d'en disposer, d'en user, – tient une grande place dans ma vie psychologique et dans la force et l'orientation, voire l'inspiration de mon intellect. Je n'aborde pas ici une question qu'il suffirait de régler par un "Prends donc un *Xanax*", même si c'est le cas. La chimie reste ce qu'elle est, une partie d'un moyen qui serait bien en peine de nous expliquer pour quelle fin l'employer. (En vérité, pourquoi sortir de l'angoisse, pour quel dessein et pour quel destin ?)

L'angoisse pose un problème singulier à celui qui la ressent dans le cours de son travail, si son travail est de cette sorte qui est un accaparement enveloppant tout son être, et si ce travail est de ce domaine où s'offre toute entière sa pensée elle-même, qui est elle-même tributaire d'une façon ou d'une autre de cette angoisse. On voit bien où je veux en venir, immédiatement, pour commencer cette chronique, en exposant que l'angoisse est quelque chose d'infiniment intime, mais qui influe décisivement sur une activité qui, par essence, est du domaine de la communication des choses essentielles, qui est donc d'une certaine façon et d'une façon très puissante antagoniste de la situation de l'intimité.

Ainsi, très curieusement ou bien d'une façon significative et même exemplaire, – ainsi en est-il de cette chronique. La décision de la publier a été prise, on sait pourquoi, sous le titre et selon la chronologie du "19 courant..." de chaque mois. Cela semblait un projet cohérent, voire enrichissant, et l'idée de la

régularité, à la fois une discipline et une incitation nourrissant la création de la chose, – laquelle est laissée, de son côté, pour le contenu, à la liberté de l’inspiration. Pourtant, il s’avère que cette chronique provoque chez moi une angoisse, par l’autorité qu’elle prétend avoir sur moi : “Tu dois publier, me dit-elle, ce texte pour le ‘19 courant...’”, et cette autorité heurtant mon autonomie et allant jusqu’à provoquer chez moi une sorte de paralysie, peut-être par rébellion, concernant le choix du sujet et son développement. (“Puisque cette chronique exige de moi ce texte, je me refuse à le faire en refusant l’inspiration qui lui est nécessaire, en déclarant même que je n’ai aucun sujet à traiter pour cette chronique.”) D’autre part, comme le montre ce texte, l’angoisse que son autorité suscite en moi en semblant attenter à ma très-précieuse liberté devient également le sujet du texte, et donc le sujet d’une réflexion ; le frein à la création du texte devient lui-même le sujet du texte, donc l’aliment de cette création... L’attentat contre ma très-précieuse liberté devient l’aliment de la liberté de développer une réflexion à ce sujet.

J’ai débuté avec un cas en apparence anodin, peut-être vain, et finalement qui semble abstrait ou dans tous les cas pauvre par son étroitesse (le cas de la nécessité de l’énergie pour se mettre à la composition d’un texte, avec les sensibilités un peu sollicitées de la très-précieuse liberté et du *pathos*, cette “emphasis affectée” allant avec) ; un cas qui se découvre pourtant bien concret puisqu’il débouche sur ce texte, par lequel j’entends aller plus loin, plus large et plus haut dans l’exploration de la chose, l’“angoisse-melancholia”. Cet exemple “en apparence anodin” n’est effectivement pas un accident, il se révèle comme l’illustration introductrice d’une situation que je ressens, qui est d’une puissance inouïe, à la fois écrasante et libératrice. Il devient nécessaire de tenter de s’en expliquer dans un cadre plus large.

Cela se passe le matin, très tôt, selon mes habitudes de lever qui me jettent aussitôt dans mon travail, dans mes pensées et mes réflexions. L’éveil est complet et rapide, et il détermine aussitôt

mon humeur de l'angoisse. Dans ce cas, l'angoisse est bien l'expression de l'humeur, et de l'humeur au sens le plus noble ; l'humeur est alors l'expression du caractère, sa forme même. “Très tôt” et au réveil, et dans ces conditions d'une activité aussitôt intense, l'on se trouve dans cet instant où l'on est à nu... L'on dirait alors que l'humeur de l'éveil, qui s'exprime dans l'angoisse, retient avec elle le noir de la nuit, le gouffre terrible de l'interrogation suprême refermée sur sa conclusion néantielle, qu'elle est encore emprisonnée par ce côté sombre. C'est là le champ de la bataille de la libération, et il s'agit d'en définir les conditions pour mieux décrire ce champ et livrer bataille.

Observant à la fois les traits de mon caractère, les pensées qui roulent, à mon âge et dans mes activités, je me rendais compte à moi-même de quelque chose qui aurait pu être nommé “nostalgie” pour caractériser l'humeur produisant cette angoisse. Mais la “nostalgie”, si elle embrasse parfaitement ce besoin formidable et vital de la référence du passé, et d'un passé mythique autant qu'expérimenté, restait pour moi beaucoup trop “fixiste” ; trop fixée dans le passé, emprisonnée par lui, – ayant compris la dimension libératrice du passé pour l'esprit mais n'en usant nullement pour se libérer soi-même, dans le présent.

La tâche, la fonction, le principe de l'activité tiennent une place essentielle dans mon explication du phénomène. Il s'agit d'observer le monde dans un Moment d'une crise d'une ampleur, d'une profondeur et d'une force sans précédent ; une crise de civilisation, une crise d'un temps métahistorique, la crise de la fin d'un cycle ; une crise dont l'ampleur et la source dépassent évidemment les *sapiens*, dont la spécificité eschatologique s'impose, comme je la ressens, d'une façon irrésistible. L'angoisse demande alors une explication plus large et plus libératrice, et la référence à la “nostalgie” s'avère définitivement insuffisante... Voici donc *melancholia*.

Il semble que ce soit le film de Lars von Trier (*Melancholia*) qui ait orienté mon attention sur le cas de la mélancolie. On y voit

l'héroïne plongée dans une dépression profonde, dévorée par l'angoisse, totalement étrangère et insensible, voire hostile, à toutes les sollicitations (riche mariage, réussite sociale) que peut offrir notre monde dans son époque d'une catastrophique pauvreté, de cette pauvreté qui annonce les catastrophes... La catastrophe, justement, change tout. Ce sera *Melancholia*, du nom de cette planète errante qui s'approche de la terre. Tout le monde veut croire ce que la science proclame, que la collision sera évitée et que le si riche destin actuellement manifesté de l'humanité se poursuivra. L'héroïne dépressive et angoissée sait bien que non, que la collision aura lieu. Sitôt confrontée à la proximité grandissante de *Melancholia*, elle retrouve toute son énergie, toute sa force, toute sa lucidité, et soudain la voilà d'un calme impérial et apaisé. Confrontée au destin tragique qu'elle identifie, elle se libère de sa dépression et écarte son angoisse d'un esprit rétabli et d'un geste de congédiement. La mort est le terme de ce destin, comme de tous les destins ; mais, éclairée par une telle lumière de cette libération de l'esprit, la mort acquiert des dimensions transcendantes, presque la beauté d'une promesse sacrée. *Melancholia* a animé la transmutation de l'humeur, et soudain elle a élevé l'esprit.

Cette question avait été indirectement abordée dans le *dde.crisis* du 10 janvier 2010, parlant de la "maniaco-dépression" du monde, où une fonction faussaire fondamentale est attribuée à l'aspect maniaque, tandis que la dépression est la sanction de cette aventure dans la folie, mais la sanction dont il est donné de pouvoir user pour retrouver le domaine sacré de la conscience la plus haute. Dans ce cas, la dépression est l'angoisse, et l'angoisse le moment de vérité.

«Ainsi dirions-nous qu'à la lumière et sous la pression de la modernité, l'épisode maniaque, qui est tromperie pure, inversion de la vérité, simulacre du monde, constitue effectivement la démarche centrale de cette modernité. C'est dans ce cas que se manifeste le plus précisément le Mal, comme si l'individu, ou l'époque, était complètement possédé par le Mal (sans en être

pour autant, ni la source, ni même la substance). Et le Mal se manifeste sous son vrai visage, qui est simulation du contraire de lui-même, inversion de la vérité du monde, tandis que le mouvement marqué par l'obsession compulsive, par sa pression permanente et désordonnée, empêche la pensée, notamment sous la forme de la raison, de se rassembler, de se retrouver et de s'ouvrir à l'intuition haute.

»On comprend que, dans ces conditions, effectivement, l'épisode dépressif signifie une sorte de défense paradoxale ; la dépression extrait la psychologie de l'épisode maniaque ; elle lui impose la lourde charge d'effectivement sentir tout le poids de la matière qui est dans l'âme, mais elle permet aussi de se dégager du tourbillon maniaque, ménageant ainsi une chance de retrouver une certaine stabilité structurée. En quelque sorte, la dépression permet de retrouver la vérité du monde, et comment cette vérité elle-même objet des attaques qu'on a détaillées a conduit nécessairement la psychologie à la dépression. Il s'agit alors de dépasser les aspects négatifs de la dépression pour, en s'appuyant sur ce en quoi ces aspects rendent compte de la vérité du monde, monter une défense puis une contre-attaque contre l'illusion maniaque qu'est la modernité. Comme on le comprend, tous ces phénomènes évoluent parallèlement, et la psychologie doit évoluer entre l'un et l'autre selon ce qu'elle peut, pour se sauver elle-même, d'elle-même.»

La mélancolie permet de faire passer l'angoisse de l'aspect dépressif négatif à la puissance de riposte que suscite la nécessité de réaction que certains individus, et que la situation du monde elle-même si ces individus y sont liés, trouvent dans la dépression. Aristote rapporte que l'on cite Hercule (Héraclès), comme doté de cette humeur mélancolique, ce qui paraîtrait singulier pour ce héros qui a, pour rendre service à Atlas, porté le monde le temps qu'il fallait (avant de le refiler à nouveau à Atlas)... Pourtant, s'il est dit que l'on prend, tôt le matin, le fardeau du monde au-dedans de soi, l'"angoisse-melancholia" justifie toute sa présence et sa pression et le cas d'Hercule

devient lumineux pour qui sait en user : n'aurait-il pas trouvé dans la *melancholia* qui l'accablerait la force de porter momentanément le monde ? L'"angoisse-melancholia" pourrait être nommée, par le psychiatre tenté par la psychanalyse, comme le "complexe momentané d'Hercule" ; le psychiatre s'arrêterait là, heureux d'avoir ainsi l'objet d'une communication scientifique, lancé alors dans l'exploration des bas-fonds du complexe au lieu d'en faire une base libératrice pour tenter d'embrasser toute la hauteur de cette conformation évolutive de l'humeur ; intéressés par la pathologie du cas plus que par la métaphysique de la contraction crise-angoisse-élan de sauvegarde.

Effectivement, Aristote parle, à propos d'Hercule, de "mélancolie", qui vient de la bile noire (selon la théorie des quatre humeurs d'Hippocrate, – le sang, la lymphe, la bile jaune et la bile noire) : *«Pourquoi tous les hommes qui se sont illustrés en philosophie, en politique, en poésie, dans les arts, étaient-ils bilieux, et bilieux à ce point de souffrir de maladies qui viennent de la bile noire, ainsi on cite Hercule parmi les héros ? Il semble qu'en effet Hercule avait ce tempérament ; et c'est aussi en songeant à lui que les Anciens ont appelé mal sacré les accès des épileptiques.»*

Wikipédia, qui cite cette phrase d'Aristote, explicite cette dimension de la mélancolie qui m'attache si particulièrement, que je ressens avec tant de force. *«La mélancolie est un trouble de l'humeur caractérisé par un état dépressif, un sentiment d'incapacité, une absence de goût de vivre pouvant, dans les cas les plus graves, conduire au suicide. Toutefois cette définition est contestée car elle serait un avatar de la modernité. [...] Le mot est emprunté au latin melancholia, [...] [il] signifie donc étymologiquement la bile noire... [...] La mélancolie dans le sens antique permettait de vivre le deuil, [de] se dépasser ou encore de trouver un sens à la vie, en d'autres termes, c'est un passage en temps de crise (qui n'aboutit pas toujours à un*

résultat négatif). Et c'est là que la mélancolie prétend dépasser ces états de tristesses.»

L'angoisse est comme une main qui est une poigne de fer, la poigne de la Matière qui a fait incursion en vous pendant l'heure sombre de la nuit et qui vous prend l'estomac, le serre, le roule et le boule, et qui vous dit en ricanant, – non, en **persiflant** plutôt : “Mais **TU ES** cet estomac, et rien d'autre, toi-même réduit à ton estomac, cette misérable poche dont la fonction basse est de transformer le noble mets en une bouillie infâme”. L'image est lourde, comme l'estomac, mais c'est bien là l'idée de l'angoisse, celle qui vous assaille, vous entraînant vers le bas, vers l'horrible sombritude ; mais vous-même, vous débattant dans cette bouillie infâme, pour, justement, vous en libérer et vous élaner vers le champ des idées et de leurs représentations, vous-même conduit à vous transmuter ! L'enjeu est alors posé, comment en sortir, faire en sorte d'échapper à la prison de l'estomac en produisant des idées et non plus une bouillie infâme, et des idées soudain élevées par la grandeur sacrée de la libération ainsi réalisée ; “Et tu ne seras plus estomac en crise, producteur de la bouillie infâme et toi-même complice de cette production, mais soudain devenu le monde en crise, toi-même observant le monde en crise et ainsi libéré, et enfin contemplant l'angoisse enfin réduite à une vaine impuissance, à une paralysie réductrice du rien”. Ainsi se délivre-t-on, chaque fois encore une fois dans le tôt matin pour mon compte, de l'esclavage de l'angoisse. Cet acte cathartique de libération, nécessairement vers le haut, nécessairement vers la dimension du sacré qui, seule, vous donne la clef et l'énergie de cet élan. La puissante *melancholia*, justement désignée aussi comme “un passage en temps de crise” transmute l'angoisse horrible; l'acte sacré est accompli, et le goût du sacré retrouvé, ressaisi, réintégré dans la raison qui renaît à sa fonction suprême... La crise du matin est vaincue. Le champ de la bataille est ouvert pour se saisir de la crise du monde. La tâche sacrée commence.

...Certes, vous n'empêcherez pas, bientôt, que renaisse une vague de la même chose recommencée, angoisse encore insidieuse et pourtant bien connue : j'ai réussi cette fois encore, mais réussirai-je encore, la prochaine fois, à vaincre l'angoisse en la transmutant ? L'homme est une corde tendue entre le côté sombre de l'angoisse, et son côté lumineux.

TRAGÉDIE

19 octobre 2012... Quand donc est né ce sentiment tragique d'être prisonnier de la tragédie, que je ressens avec tant de force chaque jour, et chaque jour tout autant me révoltant contre le mot "prisonnier" pour clamer qu'au contraire il faudrait mettre le mot "libéré" ? Ce sentiment d'être "prisonnier de la tragédie" transformé, après la révolte dont je parle, en ce sentiment d'être "libéré par la tragédie", et cet affrontement de perception comme processus psychologique et de la pensée la plus haute chaque jour recommencé ? Et, finalement, le sentiment concluant que les deux, "prisonnier de la tragédie" et "libéré par la tragédie", que les deux sont vrais ?

Il est vrai qu'un jour, quelque part entre 2001 et 2003, – 2001 par une référence à un événement universel, 2003 par référence à un événement personnel dont je ne dirai mot, – je suis entré "en tragédie". (De ce "2003 par référence à un événement personnel dont je ne dirai mot", et qui concerne un événement catastrophique de ma vie affective, une personne m'avait dit, à quelques temps de là, «*c'est ton 11 septembre à toi*». Cela fixe mieux le propos, à la fois chronologiquement et dans notre histoire commune à tous, et dans l'Histoire considérée aussi haute qu'elle peut être, et dans l'histoire secrète et profonde de l'individu face à lui-même, et tout cela rassemblé en un seul caractère faisant la tragédie dont je parle, qui m'emprisonne ou me libère c'est selon, ou bien qui m'emprisonne et me libère à la fois, – et qui lie irrésistiblement le destin personnel de l'individu au destin tragique du monde, jusqu'à penser que le destin individuel sans ce lien à la tragédie générale n'est rien, absolument rien.)

La situation que je veux tenter de décrire, qui m'est profondément personnelle et qui, je le suppose et je le crois, doit